

MES LECTURES DU SOIR



1. LE CARTABLE MAGIQUE

C'est le jour de la rentrée des classes. Simon se sent tout beau dans ses habits neufs et son nouveau cartable! Sur le chemin de l'école, au pied d'une poubelle, il bute sur un drôle de sac. Il est plein de poussière, avec une fermeture toute rouillée.

- Tiens, on dirait un vieux cartable, se dit Simon en le soulevant.

Avec sa manche il l'essuie, le frotte un peu. À ce moment-là, surprise, il entend: « Frotte, frotte et frotte encore, qui prend soin de moi, ne le regrettera pas. » Ça alors! La petite voix semble s'échapper du cartable...

Alors le petit Simon frotte, frotte et frotte encore...Et soudain deux bras, deux jambes et une tête en forme de mappemonde jaillissent du cartable:

- Ah, merci mon petit, je me sens mieux, tout propre ! dit le cartable.

Mais devant l'air inquiet de Simon, il ajoute: - N'aie pas peur, je ne te veux pas de mal ! Je me présente: je suis le cartable magique, dit-il fièrement.

- Magique, pff, n'importe quoi! Et puis d'abord, les cartables, ça ne parle pas! À part peut-être dans les livres qui racontent de histoires !

Et il se remet en route. Mais quand il est tout près du portail de l'école, il se retourne : le cartable marche toujours derrière lui!

- Oh! la la! Tu vas me suivre encore longtemps? demande Simon.

- Tu ne me crois pas, hein? Eh bien regarde!

Et plop, plop, plop! Une gerbe de crayons de couleur sort aussitôt du sac à dos de Simon... Le petit garçon n'en revient pas!

-Alors, qu'est-ce que tu en dis? Hein? Qui prend soin de moi ne le regrettera pas, emmène-moi à l'école avec toi et j'exaucerai tes trois vœux les plus chers, crois-moi, dit le cartable.

Simon réfléchit. Il n'est pas très beau, ce cartable, mais après tout, il peut être utile... Arrivé à l'école, hop, discrètement il cache le sien tout beau, tout neuf, sous son portemanteau et entre dans la classe avec le vieux cartable.

Ha! Voilà Simon, installe-toi vite, dit la maîtresse, mademoiselle Kisaitou.

Les enfants le regardent bizarrement. Enfin, pas lui... pas lui... Simon, mais le cartable!

C'est l'heure du coloriage maintenant, et Mademoiselle Kisaitou a installé de grandes feuilles. La petite Marine dessine un papillon :

- Ah ! il est très beau ton papillon, lui dit la maîtresse.

Simon aimerait bien qu'elle le félicite aussi. Alors, il se penche sous le bureau, vers le vieux cartable et il frotte, frotte, frotte encore.

- Fais ton premier vœu, dit le cartable.

- J'aimerais faire un superbe dessin, murmure Simon.

- Pas de problème, répond le cartable d'un air rusé.

Le petit garçon prend ses pinceaux et sa peinture. Sa main, toute seule, comme par magie, peint une petite fille . Comme elle est jolie, cette petite fille avec de longs cheveux blonds, une belle robe parsemée de soleils dorés et de lunes argentées. La robe est « parsemée » de soleils et de lunes, cela signifie qu'il y a plein de soleils et de lunes dessinés sur la robe.

Quand il a fini, la maîtresse Kisaitou s'exclame:

- Bravo, Simon, ton dessin est très beau. Je vais l'afficher au tableau.

À l'heure du goûter, catastrophe! Simon s'aperçoit qu'il laissé le sien dans son cartable neuf. Il se penche à nouveau vers le vieux cartable. Et le frotte, frotte, frotte encore...

- Fais ton second vœu.

- J'aimerais un super goûter.

Aussitôt surgissent du cartable des dizaines de gâteaux au chocolat, à la framboise et des bonbons de toutes les couleurs, et des sucettes et des réglisses... Simon partage tous ces trésors avec les copains. Il offre même une belle guimauve rose à la maîtresse, qui est ravie.

- Merci Simon. Allez, tout le monde en récréation! dit-elle.

Dans la cour, Simon aperçoit une petite fille toute triste. Elle a de longs cheveux blonds et une robe parsemée de soleils et de lunes, comme sur son dessin.

- Ça alors! Il s'approche d'elle.

- Pourquoi tu pleures?

- Snif, snif, je voudrais être, snif, snif, dans la même classe que toi, snif, parce qu'il y a ma copine... Mais comment?

- Ah, mais oui, il y a le cartable!

De retour dans la classe, il se penche vite sous le bureau. Et il frotte, frotte et frotte encore...

- Fais un vœu, mon garçon, mais attention, c'est le dernier! prévient le cartable.

- Je voudrais que la petite fille blonde soit dans ma classe.

Aussitôt, la porte s'ouvre: c'est la directrice de l'école.

- Voici Julie, votre nouvelle camarade de classe. Va t'asseoir à côté de Simon, Julie, dit la directrice.

Le garçon veut aussitôt remercier son cartable magique, mais il l'aperçoit par la fenêtre, qui s'éloigne là-bas en agitant la main pour lui dire au revoir..

Alors, toi aussi, en allant à l'école, regarde bien si tu ne vois pas un vieux cartable avec une tête de mappemonde sur ton chemin. C'est pratique, un cartable magique...

Le cartable magique, Jean-Jacques Vacher, 2003





2. COMMENT LE TIGRE SE RETROUVA RAYE

Dans des temps très reculés, quand les animaux pouvaient encore parler comme les hommes, il advint un jour que le tigre, puissant seigneur de la jungle, s'aventura lors d'une promenade jusqu'au bord d'une rizière qu'un paysan était justement en train de labourer avec son buffle.

Le tigre en resta pantois et refusa d'en croire ses yeux: comment?

Cette minuscule créature à deux pattes, sans griffes ni crocs, n'avait besoin que d'une baguette de bambou pour faire aller et venir l'énorme buffle d'un bout à l'autre du champ?

« Ce n'est pas dans l'ordre des choses », se dit le tigre. Et, comme il voulait absolument en avoir le cœur net, il se cacha dans l'herbe haute et observa le manège des deux autres.

Quand le soleil atteignit le point le plus haut de sa trajectoire céleste, l'homme libéra le buffle de son joug et l'envoya paître dans le champ. Puis il s'assit sous un arbre et déballa son repas.

Le tigre attendit que le buffle fût assez près de lui et chuchota : «Viens par ici, petit frère, et explique-moi comment il se fait que toi, un animal si fort, tu obéisses à un homme de rien du tout!»

Le buffle, flairant l'odeur du tigre sanguinaire, fut pris d'une peur bleue. Mais il rassembla son courage et s'avança de quelques pas pour lui répondre:

« C'est ainsi, ô le plus puissant de tous les animaux! L'Homme est peut-être faible en apparence, mais il possède une arme redoutable qui se nomme «cerveau ». Cette arme lui permet de commander à des êtres beaucoup plus forts que lui. Aussi, je ne puis que te conseiller de fuir avant qu'il ne soit trop tard! »

«Il ne manquerait plus que ça ! grommela le tigre. Déguerpis, moi, maintenant que je sais en quoi consiste la force de l'homme? Je ne suis tout de même pas aussi poltron que le buffle! Je vais forcer le paysan à me donner son arme. Alors, je serai la créature la plus puissante de toute la terre! »

Le tigre bondit hors de sa cachette et se jeta sur l'homme qui crut aussitôt sa dernière heure venue.

Mais le fauve se contenta de le renverser et de lui cracher au visage:

-Homme! J'ai entendu dire que tu possèdes une arme formidable, qui se nomme « cerveau ». Est-ce vrai? Si c'est vrai, donne-la-moi sur-le-champ. Je te croquerai après.

L'homme combattit sa terreur et répondit d'une voix tranquille :

- Respectable tigre, ce sera pour moi un grand honneur de te donner mon cerveau. Mais il te faut patienter un peu, car il est évident que je n'emporte pas une arme aussi précieuse aux champs, et qu'elle est cachée dans ma maison. Il faut que j'aille te la chercher au village.

Cette solution ne convenait guère au tigre, mais que pouvait-il faire ? S'il voulait le cerveau, il fallait bien qu'il accepte. Toutefois, pour s'assurer que l'homme ne changerait pas d'avis en chemin, il annonça qu'il voulait l'accompagner.

- Comme tu voudras, répondit le paysan, mais je dois te mettre en garde: dès que les villageois t'apercevront, ils sortiront des lances, des bâtons et des pierres pour essayer de te tuer. Tu sais sans doute que tu n'as pas très bonne réputation chez nous, et que l'on te considère comme la terreur de toute la région !

- Tu as raison, il vaut mieux que tu y ailles seul, mais hâte-toi et fais en sorte d'être de retour sans tarder.

- Promis ! Promis ! Je n'ai qu'une petite condition à t'imposer : pendant que j'irai au village, tu resteras avec mon buffle. Il pourrait arriver que tu ressenties une petite faim et que tu aies envie de le dévorer. Or nous avons conclu un marché à propos de mon cerveau, mais pas à propos de mon buffle. C'est pourquoi, il vaudrait mieux que je te ligote à un arbre, afin de t'éviter toute tentation.

Le seigneur de la jungle dut admettre que la créature à deux pattes, une fois de plus, avait raison.

L'homme se mit donc à tresser de la paille de riz pour en confectionner des liens solides et attacha le tigre au tronc d'un arbre.

- Bon, à présent ne te mets pas davantage en retard et cours vite me chercher ce cerveau, déclara le fauve.

L'homme éclata d'un grand rire :

-Espèce d'animal stupide ! Depuis l'aube des temps, les Hommes portent leur cerveau dans leur tête ! C'est la force de mon cerveau qui t'a ligoté à cet arbre, toi, le seigneur de la jungle !

Après quoi, fatigué, il s'installa dans l'herbe et alluma un feu pour réchauffer le repas que l'arrivée du tigre avait interrompu.

Mais la chaleur ne tarda pas à embraser la paille de riz qui retenait le tigre prisonnier, et les liens en feu creusèrent de profondes marques noires dans son pelage. À moitié fou de douleur, le seigneur de la jungle déchira les dernières attaches et s'enfuit dans la forêt.

C'est depuis ce jour-là que le tigre a non seulement un pelage rayé de noir, mais aussi une peur panique du feu.

Mais le buffle, lui aussi, a conservé un souvenir de cet incident: il a tellement ri de la bêtise du tigre qu'il en a fait une culbute, et qu'il s'est cassé les incisives supérieures sur la pierre. Depuis lors, tous les buffles ont un trou à cet endroit.

Et l'Homme?

Aujourd'hui encore, il a son cerveau.



COLLECTIF, "Comment le tigre se retrouva rayé", Contes des nuits d'été, 2011.



Dans une grotte cachée au fond d'une vieille forêt, au cœur des Montagnes de l'Est, vivaient Monsieur et Madame Dragon. Ce n'était pas une grotte sale et humide, comme on pourrait l'imaginer, mais une belle et accueillante taverne, avec un feu que Monsieur Dragon allumait tous les jours en soufflant dessus, et qui crépitait dans une grande cheminée. En face de l'âtre, chaudement installée sur un énorme édredon gonflé de plumes, Madame Dragon couvait un oeuf bleu ciel, bien plus gros que celui d'une autruche.

Monsieur Dragon, pour tromper le temps, parcourait un livre en réchauffant ses pieds devant la cheminée.

Tous deux attendaient avec impatience la naissance de leur dragonneau.

Chaque jour, Monsieur Dragon demandait:

- Alors, Katia, est-ce qu'il va naître aujourd'hui ?

Et Madame Dragon répondait:

- Non, il faut attendre encore un peu.

Jusqu'au jour où Madame Dragon s'écria :

- Hector, Hector, la coquille se fendille!

Monsieur Dragon se précipita aux côtés de Madame Dragon, et ils purent enfin admirer leur petit dragonneau qui sortait de son ceuf.

Hector et Katia étaient si heureux d'avoir un bébé. C'était le seul qu'ils n'auraient jamais. C'était ainsi chez les dragons, dans toute leur longue vie, ils n'avaient qu'un seul et unique dragonneau.

Monsieur Dragon était déjà très fier de son fils. Il allait pouvoir lui enseigner tout ce qu'il savait: s'envoler dans le ciel, cracher des flammes, forger des épées invincibles, et toutes ces choses qui font qu'un dragon est un dragon.. Le dragonneau qui venait juste de sortir de sa coquille, les regarda tour à tour, et se mit soudain à éternuer dans une petite gerbe d'étincelles.

- Ce sera un grand dragon, nous l'appellerons «Flamme», déclara Hector.

Les semaines passèrent, puis les mois. Flamme grandissait chaque jour un peu plus. C'était un jeune et beau dragon. Tous les amis de Katia et d'Hector le trouvaient magnifique.

Vint le jour de son premier vol. Hector emmena son fils sur le plus haut pic des Montagnes de l'Est.

- Regarde Flamme, il suffit de t'élancer en déployant les ailes et de te laisser porter par le vent, c'est très facile, tu vas voir.

Et il plongea dans le vide pour montrer à son fils comment il fallait faire. Pas très rassuré, Flamme s'approcha au bord de la falaise, hésita un instant, puis il écarta les ailes et sauta. Après quelques secondes de frayeur, il s'aperçut qu'il planait dans l'azur. C'était merveilleux de sentir le vent caresser ses ailes, fabuleux de traverser les nuages, et encore plus grisant de faire la course avec les aigles.

Flamme savait maintenant voler.

Son père entreprit alors de lui apprendre ce qui faisait la force des dragons : cracher du feu. Flamme avait rapidement appris à voler. Hector pensait que l'apprentissage du feu serait tout aussi simple pour lui. Mais non, ce fut beaucoup plus compliqué que prévu.

Malgré tous les conseils de son père, Flamme ne parvenait pas à faire jaillir la plus petite étincelle de sa gueule. Il avait beau éternuer, cracher, tousser, pas la moindre flammèche ne sortait d'entre ses dents.

Le dragonneau devint bientôt la risée de tout le voisinage.

-Un dragon qui ne sait pas cracher du feu n'est pas un dragon, disaient les uns.

- Ne serait-ce pas plutôt un gros lézard, se moquaient les autres.

-Flamme, quel drôle de nom pour un ver de terre! ricanaient-ils tous.

De magnifique dragon », il devint «gros lézard».

Flamme était très malheureux, et ses parents aussi. Ils continuaient, bien sûr, de l'aimer comme au premier jour, mais ils étaient tristes de voir leur fils désespéré de ne pouvoir cracher du feu comme les autres dragons.

Ils allèrent voir les plus grands magiciens pour tenter de trouver un remède. Flamme fit un régime à base de pétrole, sans résultat.

Il essaya également une cure de soufre, mais cela lui donna simplement mauvaise haleine. Tous les matins, il avalait un grand bol de kérosène et grignotait des silex toute la journée, mais cela ne changeait rien. Il fallut s'y résigner, Flamme ne saurait jamais cracher le feu du dragon.

Puis ce fut l'hiver. Le plus rude que les dragons eurent jamais connu. Un hiver froid et humide. Un hiver de nez bouchés, de toux et d'angines. Un hiver où tous les dragons tombaient malades les uns après les autres.

Cet hiver-là, beaucoup de foyers restèrent éteints. Les dragons malades avaient la gorge trop douloureuse pour cracher leurs flammes et allumer des feux dans leurs cheminées. Ils se regroupaient alors dans les cavernes de ceux qui résistaient encore.

Un matin, plus aucun dragon ne fut capable de cracher du feu. Toutes les cheminées étaient éteintes et les cavernes étaient plus froides que des igloos. Tous les dragons s'étaient rassemblés dans la même grotte. Ils tremblaient, claquaient des dents, s'engourdissaient.

Depuis qu'ils avaient appris à cracher des flammes, les dragons avaient totalement oublié comment allumer du feu sans souffler dessus. Chacun essaya de fouiller dans sa lointaine mémoire pour s'en souvenir.

-Il faut mélanger de la pâte de coing et du coulis d'escargot.

- Mais non, c'est en frottant des vers luisants sur une brosse à dent qu'on allume du feu.

-Vous racontez n'importe quoi! Quand j'étais petit, j'ai enflammé une pomme pin en l'écrasant à la fourchette dans une poêle à frire.

-Vous ne sentez pas le brûlé? demanda soudain un vieux dragon.

-Si, Edmund, tu as raison. Ça vient d'où?

- Là, regardez, il y a de la fumée!

Tous les dragons se retournèrent et s'approchèrent du nuage blanchâtre qui commençait à s'étendre dans la caverne.

Ils découvrirent alors avec surprise d'où venait l'odeur de brûlé qui envahissait la grotte.

Assis par terre, Flamme frottait un petit bâton entre ses pattes. Il le faisait tourner si vite sur un autre morceau de bois, qu'il s'en dégageait des volutes de fumée.

Parfois, une petite cendre incandescente s'allumait.

Le jeune dragon déposa ensuite des herbes sèches sur les braises qui s'étaient accumulées, et tout s'enflamma brusquement.

Flamme, qui n'était jamais parvenu à cracher du feu, avait appris en cachette comment le faire jaillir de deux morceaux de bois vigoureusement frottés l'un contre l'autre.

Grâce à lui, ils allaient tous enfin pouvoir se réchauffer.

Aussitôt, quelques dragons apportèrent des brindilles et des feuilles pour les brûler, puis des rameaux et des branches, et pour finir, des troncs d'arbres entiers.

Une impressionnante flambée crépitait dans la cheminée. Ils s'étaient tous installés en arc de cercle devant l'âtre. Ils n'avaient plus froid.

Ils ne tremblaient plus et s'étaient arrêtés de tousser. Ils allaient survivre à ce terrible hiver.

Flamme, Contes des nuits d'été, 2011.



MES LECTURES DU SOIR

4. LA REINE PANDA NE DORT PAS



Depuis des jours et des nuits, plus personne ne dormait au palais. Les tailleurs cousaient sous les rayons de lune, le majordome nettoyait sans arrêt, le conseiller royal noircissait son grand journal et le cuisinier grillait des galettes de riz jusqu'à minuit.

Depuis des jours et des nuits, la Reine Panda ne dormait plus. Ses yeux grands ouverts étaient devenus rouge cerise et sa tête résonnait comme un tambour. Mais le pire, c'était sa mauvaise humeur !

« Celui qui endormira la Reine Panda gagnera son poids en perles de Chine ! » Des hirondelles portèrent la nouvelle au-dessus des montagnes et des mers, jusqu'aux plus petites oreilles des plus petits royaumes. Bientôt, des visiteurs de tous horizons arrivèrent.

Le premier était un berger venu des grandes plaines de Mongolie. Il demanda à la reine de compter ses moutons : 1 mouton, 2 moutons, 3 moutons... 100 moutons... 1000 moutons... Mais la Reine Panda ne s'endormit pas.

Le visiteur suivant était un sage du Bengale. Il raconta à la reine ses contes les plus assommants. Mais la Reine Panda ne s'endormit pas.

Une célèbre cantatrice de l'Opéra de Paris fit son entrée. Elle chanta une berceuse si douce que les poissons du palais fermèrent les yeux. Mais la Reine Panda ne s'endormit pas.

Puis deux chamans africains installèrent un hamac dans le jardin. La Reine s'y allongea et se laissa bercer... Mais elle ne s'endormit pas. Elle eut soudain un haut-le-cœur et se précipita aux toilettes !

Un guérisseur australien se présenta. Il tendit à la reine un masque « Nuit-sans-lune » et la massa avec une branche d'arbre roupillon. Mais la Reine Panda ne s'endormit pas.

Chaque jour, chaque nuit, de nouveaux voyageurs arrivaient : un mage et ses potions « Nuits tranquilles », une sorcière et son pendule, des abeilles et leurs bouchons d'oreilles... Mais la Reine Panda ne s'endormit pas.

Les habitants du palais se morfondaient. Si la reine restait éveillée à jamais, ils deviendraient fous un par un.

Enfin, un beau matin, une Egyptienne du bord du Nil arrive à la Cour. Elle s'assit devant la reine, ouvrit grand sa bouche et bâilla si fort que la Terre en trembla.

Le bâillement se propagea d'une bouche à l'autre. Le conseiller royal bâilla, le cuisinier l'imita, puis les tailleurs, le berger, le sage, la cantatrice, les chamans, ...

Petit à petit, tout le monde s'endormit. Tout le monde...sauf la Reine Panda ! Elle rôlait au milieu de ses sujets immobiles. Mais ils ne se réveillaient pas. Quand tout à coup, son ventre se mit à grogner... GROOOAAAARRRR !

La reine avait faim ! Mais son cuisinier ronflait comme un ours. Elle alla donc dans la cuisine et, pour la première fois, se prépara un repas.

Le lendemain, la reine passa par le potager pour se faire à manger. Puis elle reprisa sa robe pour être bien habillée. Et lava ses habits avant d'aller au lit.

C'est ainsi qu'une chose fabuleuse arriva : la Reine Panda bâilla... s'étendit... et s'endormit ! zzzZZZZ

La Reine Panda ne dort pas, Susanna Isern, 2017



Petite Cage était une petite cage à oiseaux comme toutes les autres. Elle avait une mangeoire remplie de graines, une coupelle d'eau bien fraîche et une jolie balançoire.

Bref, elle était une maison idéale !

Et pourtant, Petite Cage était une cage à oiseaux... sans oiseaux !

- Pourquoi aucune colombe, aucun perroquet ni même un canari ne vit sous mon toit ? se demandait-elle tristement.

Alors un jour, Petite Cage décide de prendre son destin en main.

« Si les oiseaux ne viennent pas à moi, c'est moi qui irai à eux ! » se dit-elle. Et le cœur léger, elle se met en route.

Bientôt, elle rencontre une hirondelle.

- Bonjour belle demoiselle ! la salue-t-elle. Veux-tu venir vivre chez moi ? Chaque jour, tu auras de l'eau claire et de croustillantes graines. Entre, ma porte est grande ouverte !

- Mais je n'ai pas besoin de toi, Petite Cage ! marmonne l'hirondelle.

Moi, je construis mon propre nid pour mes petits. Et quand vient l'hiver, je pars en voyage.

- Ah oui, vraiment ? fait Petite Cage déçue.

- Va voir les moineaux ! lui conseille l'hirondelle. Ils vivent ici toute l'année.

Pleine d'espoir, Petite Cage se remet en route.

Bientôt Petite Cage rencontre un moineau.

- Veux-tu venir vivre chez moi ? lui demande-t-elle.

- Mais je n'ai pas besoin de toi, Petite Cage ! bougonne le moineau.

Moi je ne fais pas la fine bouche, alors je trouve toujours à manger.

- Et pour dormir ? demande Petite Cage.

- Ce n'est pas plus compliqué, je me blottis au creux d'un arbre ou sous le rebord d'un toit.

- Ah oui, vraiment ? fait Petite Cage déçue.

- Va voir le rossignol ! lui conseille le moineau. Le rossignol est si fier, il sera sûrement ravi d'avoir une maison rien qu'à lui.

Bientôt, Petite Cage rencontre le rossignol.

- Quelle jolie mélodie ! s'exclame-t-elle. Cher rossignol, veux-tu venir chanter chez moi ?

- Mais je n'ai pas besoin de toi, Petite Cage ! rétorque le rossignol.

Moi, je suis un artiste. Pour créer, j'ai besoin, de liberté !

- Ah oui, vraiment ? fait Petite Cage déçue.

- Va voir le paon ! lui conseille le rossignol. Le paon passe son temps à parader et prend quiconque pour son serviteur. Il acceptera sans doute que tu lui serves d'abri.

Un peu plus loin, Petite Cage rencontre une cane et ses sept canetons.

- Comme ils sont mignons ! Accueillir toute une famille, ce serait merveilleux ! se dit-elle.

Mais lorsqu'ils voient Petite Cage, les canetons se mettent à piailler à qui mieux mieux.

- Ah non, vraiment, ils sont trop turbulents ! se dit Petite Cage déçue.

Elle les salue tous poliment et reprend son chemin sur-le-champ.

Enfin, Petite Cage rencontre le paon.

- Quelle élégance ! s'exclame-t-elle. A l'abri dans ma maison, tes belles plumes seront toujours pimpantes !

- Mais je n'ai pas besoin de toi, Petite Cage ! répond le paon. Mes belles plumes seraient bien trop à l'étroit chez toi.

- Ah oui, vraiment ? fait Petite Cage déçue.

- Va voir la vieille chouette, lui conseille le paon. Elle est sourde comme un pot et elle ne voit plus bien clair. Elle sera soulagée que tu prennes soin d'elle.

Bientôt, Petite Cage rencontre la vieille chouette. Perchée sur une branche, elle semble dormir.

- Bonsoir ! crie Petite Cage très fort pour qu'elle l'entende.

- Bonsoir ! répond la vieille chouette.

- Viens dormir chez moi ! lui propose Petite Cage. Bien installée dans ma maison, tu n'auras plus jamais ni trop froid ni trop chaud.

La vieille chouette regarde fixement Petite Cage.

- C'est très gentil à toi, finit-elle par dire. Je suis une vieille dame désormais. Mes ailes ne m'obéissent plus tout à fait, mes yeux et mes oreilles sont fatigués, mais je suis libre... et je veux le rester.

- Ah oui, vraiment ? fait Petite Cage déçue.

- Pauvre Petite Cage ! Je ne veux pas te faire de la peine, mais je te dois la vérité : aucun oiseau n'acceptera de venir sous ton toit.

- Pourquoi ? proteste Petite Cage qui éclate en sanglots. Toutes les cages du monde sont remplies d'oiseaux !

- Mais aucun oiseau ne vit dans une cage de son plein gré, dit doucement la vieille chouette. On les a emprisonnés.

- Tu mens ! Tu mens ! s'écrie Petite Cage. Les oiseaux sont heureux de vivre dans des cages. Sinon, ils ne passeraient pas leur temps à chanter et à voler !

- Ils chantent et ils volent pour oublier leur triste sort, rétorque la vieille chouette. C'est ainsi...

Il fait nuit noire à présent.

Le cœur lourd, Petite Cage prend le chemin du retour. Quand soudain, une voix fluette l'appelle.

- Hé, Petite Cage !

C'est la vieille chouette.

- Si tu veux bien m'écouter, j'ai un dernier conseil à te donner.

Petite Cage n'en croit pas ses oreilles, mais elle se dit que cela ne coûte rien d'essayer...

Dès le lendemain, elle saisit sa porte et la jette au loin. Puis elle remplit sa mangeoire de graines croustillantes, remet de l'eau fraîche dans sa coupelle, et part s'installer au coin du bois.

Les jours passent... Tous les matins, Petite Cage remet des graines dans sa mangeoire et de l'eau fraîche dans sa coupelle. Lorsqu'un oiseau s'approche, elle retient son souffle... En vain ! Pas un n'ose entrer chez elle.

Quand les premiers flocons de neige se mettent à tomber, la nourriture se fait rare pour les oiseaux. C'est alors que l'un d'eux se souvient qu'au coin du bois, il y a une petite cage... une petite cage pas tout à fait comme les autres : elle n'a pas de porte !

Prudent, l'oiseau s'approche en sautillant... Puis d'un bond il entre. Sous les yeux ébahis de ses amis, il se désaltère et picore les graines.

Epatés, tous les oiseaux décident de l'imiter. Petite Cage est folle de joie ! Ce n'est pas un, mais une multitude d'oiseaux qu'elle accueille sous son toit ! Voilà comment Petite Cage devient la petite cage aux mille et un oiseaux.

Bien sûr, on peut se demander si une petite cage sans porte est encore une cage... Je vous laisse y réfléchir !

Petite cage cherche un oiseau, Rodoula Pappa, Belin Jeunesse 2011





6. LE CHACAL ÉGOÏSTE

Un chacal avait chassé tout le jour sans succès. Vers le soir, il flaira une odeur de chair fraîche. Il en suivit la trace dans le vent et, bientôt, tomba en arrêt devant une antilope couchée sur le flanc. Il renifla avec prudence. Visiblement, l'animal avait succombé depuis peu à une blessure d'homme.

« Quelle aubaine », pensa le chacal.

Au lieu d'appeler les autres animaux à partager ce repas, comme le veut le savoir-vivre des savanes, il décida de garder pour lui tout cette nourriture. Il entreprit de traîner son butin jusqu'à une cachette qu'il était seul à connaître. Pour se mettre du cœur à l'ouvrage, il chantait joyeusement :

« levé tôt pour traquer le gibier
j'ai fait bonne chasse grâce à mon nez
le génie des chasseurs est avec moi
je vais bien cacher ce butin de choix »

Son chant attira l'attention des autres animaux. Voyant agir le chacal si égoïstement, ils furent offusqués et décidèrent de le punir.

C'est le lièvre qui eut l'idée d'une ruse. Il alla s'étendre en travers du sentier qu'allait emprunter le fuyard, ferma les yeux et retint sa respiration comme s'il était mort...

A sa vue, le chacal écarquilla les yeux.

« C'est mon jour de chance, pensa-t-il, incrédule, deux gibiers le même jour, quel don du ciel ! »

Se ravisant, il se dit que l'antilope le nourrirait un bon moment, il pouvait se permettre de dédaigner un lièvre. Dès qu'il eut disparu au détour du chemin, le lièvre prit un raccourci et en quelques bons vint se placer à nouveau sur la route du chacal, dans la même position de faux mort.

Cette fois le chacal se pinça pour se prouver qu'il ne rêvait pas. Il était vraiment aimé du génie de la chasse. Une telle chance ne s'était jamais vue.

Domage que tout lui vienne le même jour. Il poursuivit sa route, abandonnant le surcroît de nourriture.

Derechef, le lièvre bondit pour se replacer plus loin sur le chemin du chacal, qui, sous le poids de sa charge, marchait plus lentement.

Aussi, quand ce dernier vit pour la troisième fois un lièvre étendu raide mort sur sa route, il faillit s'évanouir. Il pensa à un mirage dû au surmenage.

Puis à la réflexion, il se dit qu'une chance pareille ne lui reviendrait pas de sitôt. Il laissa tomber son antilope près du troisième lièvre et reprit le chemin en sens inverse pour aller récupérer les deux autres dépouilles qu'il avait délaissés.

Bien sûr il ne trouva rien. Déçu et fatigué, le chacal était résigné à se contenter d'un seul lièvre en plus de l'antilope.

Lorsqu'il arriva là où il les avait laissés, il n'en restait pas la moindre trace.

C'était comme s'ils n'avaient jamais existés.

A peu de distance, le lièvre malin procédait au partage de la dépouille avec tous ses amis de la savane. Ceux-ci écoutaient avec ravissement le récit des péripéties de cette farce. Pour longtemps, elle ferait partie des légendes de la savane.

La preuve, on en parle encore...

Qui veut vivre égoïstement
peut finir dans le dénuement,
il ne suffit pas d'avoir la foi
pour être sûr de ce qu'on voit.

Le chacal égoïste, Albena Ivanovitch-Lair et Mario Urbaner, 2007



Un paysan conduisait vers la ville une chèvre qu'il voulait vendre au marché. Il s'était installé confortablement : assis sur son âne, la chèvre trotтинait derrière lui, attachée à une corde, avec un grelot tintinnabulant au cou. Ce petit bruit indiquait au paysan que sa chèvre suivait docilement, aussi sans souci, se balançant doucement au trot de son grison, se laissait-il aller à une douce rêverie, tout en sifflotant un air sans fin.

Trois mandarins, dissimulés dans les branches d'un figuier, observaient la marche de cette ingénieuse caravane.

Ils estimèrent que c'était la une cible idéale sur laquelle exercer leur esprit et leur adresse.

- Je parie, dit le premier, que je vole à ce niais sa chèvre sans qu'il s'en doute !
- Et moi, dit le deuxième, que je lui achète son âne à la foire d'empoigne !
- Ce ne sera pas si facile que ça, dit le troisième, mais moi, je parie plus fort : que je vais lui prendre les vêtements qu'il porte sur le dos, et qu'encore, il me remerciera !

Les trois larrons attendirent que le paysan et ses bêtes aient dépassé leur abri feuillu, puis aussitôt, le premier se laissa glisser au sol comme un écureuil et, sans bruit, il courut jusqu'à la chèvre. D'un geste rapide, il coupa la corde qui attachait le grelot à son encolure et l'attacha à la queue de l'âne. En moins de deux, il avait disparu dans l'épaisseur des fourrés avec biquette.

Le paysan entendait toujours le tintement bien connu du grelot, mi- éveillé, mi-sommeillant, et jamais il ne lui serait venu à l'idée que cet accompagnement familier à son trotinement ne provenait plus du cou de sa chèvre, mais de la queue d'Aliboron !

Il alla ainsi encore un bon bout de chemin, dans la bienheureuse conviction d'arriver bientôt à bon port.

Mais une abeille entêtée, convaincue qu'elle lui tournerait autour de la tête jusqu'à la fin des temps, le fit se retourner pour la chasser. Ô horreur ! Que vit-il ? ou plutôt, que ne vit-il plus ? Sa chèvre, la biquette, la commère à barbichette – elle n'était plus là !

Le paysan descendit alors de sa monture pour s'enquérir auprès de tous les passants si l'un d'eux n'avait pas vu sa chèvre en route, ne fût-ce qu'un bout de corne, de sabot ? Alors, le deuxième coquin, qui suivait de loin avec la plus grande attention le comportement de sa future victime, s'approcha en se mêlant aux piétons, et s'adressa au paysan :

« Que je ne sois pas le fils de mon père, si je ne viens pas de voir après ce tournant un homme qui fuyait en tirant une chèvre après lui ! »

En entendant cela, le paysan fourra vite le bout de licou de son âne dans les mains du gredin, et s'écria : « Garde-moi cette bête un instant, le temps que j'aie récupéré mon bien avant qu'il ne soit trop tard ! »

« Bien volontiers », voulu répondre le polisson, mais il n'y avait plus personne à qui répondre.

Du paysan, il ne voyait déjà plus que les talons soulevant la poussière de la route. Le pauvre, il courait, courait à perdre haleine – et ce n'est qu'après l'avoir complètement perdue qu'il s'arrêta. N'ayant ni vu ni entendu chèvre ou voleur, il revint, épuisé, vers l'endroit où l'attendait son âne. Mais arrivé là, il constata à son grand dam que son malheur redoublait : point d'âne ni de gardien bénévole, c'était comme si la terre les eût avalés !

Les deux malandrins étaient déjà depuis longtemps à l'abri, en se réjouissant de leur butin. Le troisième, lui, attendait son tour d'intervenir. Il avait pris place au bord d'un étang, à un endroit où le paysan devait forcément passer pour atteindre la ville. Lorsqu'il entendit s'approcher le malheureux, volé deux fois, le fieffé coquin se mit à pousser des lamentations telles qu'elles firent oublier l'arrivant son propre malheur. Plein de curiosité compatissante, le paysan s'approcha de cet homme affligé qui, la tête dans les mains, semblait pleurer à chaudes larmes.

Il lui demanda ce qui lui arrivait, et quand l'autre leva la tête vers lui, il lui dit :

- Ne te désespère pas ainsi, mon ami. Regarde-moi ! personne au monde ne peut être plus malheureux. Je viens juste à l'instant de perdre ma chèvre et mon âne. Un beau jour, pourtant, ils m'auraient enrichi plus que mon petit lopin de terre.
- Hélas, comme elle est mince, ta perte, en comparaison de la mienne ! s'écria le voleur en puissance, tout en pleurant.
- Je viens de laisser tomber dans ce maudit étang un coffret contenant des diamants que je devais aller porter au gouverneur lui-même. Qu'est-ce qui m'attend, maintenant ? Pour cette perte, je vais sûrement être condamné à la potence !
- Mais pourquoi ne tentes-tu pas de récupérer le coffret ? L'étang n'est pas trop profond, il me semble ? interrogea le paysan.
- Je préfère encore la perspective d'être pendu à la perspective d'être noyé ! Je ne sais pas nager, mon ami, et j'ai encore plus peur de l'eau que du bourreau. Mais si quelqu'un voulait m'aider à repêcher ce coffret, je n'hésiterais pas à payer ce service dix écus d'or, crois-moi !

Le paysan, en entendant ces mots, entreprit d'abord de remercier le Prophète d'avoir mis sur son chemin le hasard qui devait lui faire récupérer ses pertes, et il dit :

- Si tu me promets de payer vraiment ces dix écus d'or dont tu parles, je le trouverai, ton coffret, dussé-je aller le chercher dans les entrailles de la terre !

Sans hésiter, il se dépouilla de ses vêtements dont il fit un tas près du gardien, et se jeta à l'eau plus lentement qu'une anguille.

Le voleur vit bien qu'il devait agir vite pour perpétrer son forfait, mais il y parvint fort bien. Lorsqu'après avoir en vain cherché dans le fond de l'étang, le paysan refit surface pour respirer, il n'en crut pas ses yeux, et frissonna de terreur plus encore que de froid.

Le voyageur avait disparu comme vapeur au soleil, et avec lui, le petit tas de vêtements.

C'est ainsi que les trois malandrins avaient tenu leur pari, et que le troisième avait mis le comble à la détresse du malheureux paysan trop naïf.

L'ancien possesseur d'une chèvre, d'un âne et de vêtements convenables se trouvait maintenant dépouillé de tout et nu comme un ver. C'est en se dissimulant dans les buissons qu'il se hâta vers le premier hameau....

Collectif, « Le pari des trois malandrins », *Contes des nuits d'été*, 2011.

